

## Littérature française, as-tu (toujours) du style ?

Au fil de son histoire, que de passion autour des normes d'écriture ! De l'obsession grammaticale à celle du style parfait, du "style NRF" à l'avènement du "mal écrit" : l'éclairage du linguiste Gilles Philippe, auteur d'un récent essai sur le sujet.



« Portrait de Marcel Proust », Jacques-Émile Blanche, 1892. L'écrivain visait la singularité de l'écriture et non sa perfection. Bridgeman Images

Par Youness Bousenna

Réservé aux abonnés

Publié le 13 juillet 2024 à 11h02

**D**epuis un demi-siècle, Gilles Philippe traque les normes stylistiques qui pèsent sur les lettres françaises. Comme dans son dernier



Le magazine en format  
numérique

[Lire le magazine](#)

essai, *Une certaine gêne à l'égard du style*, où ce professeur de linguistique française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles à l'université de Lausanne examine les tensions stylistiques au sein d'une même œuvre chez une dizaine d'auteurs du XX<sup>e</sup> siècle, comme Charles Ferdinand Ramuz, Georges Bernanos ou Marguerite Duras.

***Une certaine gêne à l'égard du style* clôt un cycle entamé avec *French Style. L'accent français de la prose anglaise* (éd. Les Impressions nouvelles, 2016) et *Pourquoi le style change-t-il ?* (2021). Quelle a été l'idée directrice de cette trilogie ?**

Mon travail se situe dans un champ spécifique des études littéraires, la stylistique, qui porte son attention sur la façon dont les textes sont écrits, comme la structure des phrases ou le choix des mots. J'ai la particularité de pratiquer une stylistique historique, qui interroge les grands modèles qui pèsent sur l'écriture à une époque donnée. Cette trilogie a une ambition théorique, explicitée dans *Pourquoi le style change-t-il ?*, où je développe une thèse un peu négligée à notre époque très marquée par la sociologie : j'y affirme que les formes littéraires évoluent non parce que le monde change, mais pour des raisons internes.

Cette approche permet par exemple d'expliquer le passage au présent dans les romans, très précoce en français : le tout premier prix Goncourt fut attribué en 1903 à un roman écrit au présent, *Force ennemie*, de John-Antoine Nau, tandis que l'attribution du Booker Prize, équivalent britannique du Goncourt, à un roman au présent, *Wolf Hall*, de Hilary Mantel, fit encore polémique en 2009. À mon sens, cela ne s'explique pas par l'histoire générale, mais d'abord par le fait que le passé simple commence à disparaître dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en France, tandis que le prétérit demeure en anglais le temps naturel pour parler d'événements passés.

Balzac, Stendhal, Flaubert... Quand la critique dézinguait leurs chefs-d'œuvre

**Comment les tensions stylistiques que vous explorez dans votre dernier essai se matérialisent-elles dans ces deux textes emblématiques que sont *Voyage au bout de la nuit* (1932), de Louis-Ferdinand Céline, et *L'Étranger* (1942), d'Albert Camus ?**

Je propose de suspendre l'idée que les textes sont cohérents sur le plan du style pour justement m'intéresser aux contradictions qui s'y font jour. Dans ces deux grands romans, les tensions naissent d'une même source : d'évidents écarts de niveau de langue chez un narrateur fruste, Meursault chez Camus et Bardamu chez Céline, écarts qui constituent une entorse au réalisme le plus élémentaire.

Le *Voyage* tire son étrangeté de la coprésence d'un langage ordurier ou de fautes grossières et de phrases très recherchées, très « écrites ». Étonnamment, au lieu de revendiquer ce mélange comme un geste créatif, Céline confiera plus tard son regret de ne pas avoir renoncé aux tournures les plus littéraires. Le cas de *L'Étranger* a donné lieu à de nombreuses tentatives d'explication chez Roland Barthes, Maurice Blanchot, Nathalie Sarraute et tant d'autres, car la contradiction est manifeste entre des

## LES PLUS LUS

1

SOCIÉTÉ

**L'héritage empoisonné de Rachida Dati au ministère de la Culture**

2

TÉLÉVISION

**Devant l'Arcom, CNews passe son grand oral sans convaincre**

3

PLATEFORMES

**"Miller's Girl", sur Prime Video : trente ans d'écart et une romance gênante d'un autre âge**

4

CINÉMA

**Que vaut le Pathé-Palace, cinéma de luxe à 25 euros la séance ?**

passages de prose rudimentaire, reflets de la simplicité de Meursault, et des passages très lyriques.



Louis-Ferdinand Céline, vers 1934. Dans son « Voyage au bout de la nuit », un langage ordurier et des fautes grossières cohabitent avec des tournures très recherchées. Bridgeman Images

### **Qu'est-ce que ces écarts révèlent des textes littéraires ?**

Ma position consiste à analyser ces variations comme le propre des textes, car ceux-ci cristallisent toutes les tensions inhérentes à l'acte d'écriture, ne serait-ce que la non-coïncidence entre les habitudes ou les idéaux rédactionnels d'un auteur et les attentes stylistiques de son époque. Or, ce rejet de l'idée même de cohérence heurte une conception du style héritée de notre tradition littéraire et qui considère que celui-ci constitue la signature rédactionnelle de tout auteur, son ADN d'écrivain en quelque sorte.

### **Quand a émergé cette conception unitaire du style littéraire ?**

Cette conception n'a cessé de se renforcer à partir du romantisme des années 1830. Elle atteint un sommet à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; elle est encore majeure pour Marcel Proust, et on la retrouve dans deux de ses articles de 1920, « À propos du "style" de Flaubert », dans la *NRF*, et « Pour un ami (Remarques sur le style) », dans la *Revue de Paris*. Proust considère que le style correspond à une vision personnelle du monde et fait de son irréductible singularité le critère premier pour juger de la valeur d'une plume. À ses yeux comme, avant lui, à ceux des frères Jules et Edmond de

Goncourt, un grand écrivain doit avoir un style propre et immédiatement reconnaissable. En cela, le style de Flaubert lui semble admirable.



Comme son mentor Gustave Flaubert, et à l'inverse de Marcel Proust, Guy de Maupassant était en quête du style parfait. Il cherche à sublimer la langue, non à la renouveler. Photo Stefano Bianchetti / Bridgeman Images

Si cette conception est dominante, elle n'est pas unanime : Anatole France, académicien et bientôt Prix Nobel, soutient que l'on doit rechercher un style parfait, au-delà des singularités dans lesquelles Proust voit le cœur de la création. Flaubert n'aurait d'ailleurs pas été d'accord avec Proust, alors même qu'il lui sert d'exemple : son rêve était qu'un livre existe comme si personne ne l'avait écrit, ce qui veut aussi dire qu'il rêvait d'un style parfait et non d'un style singulier – c'est en tout cas ce que nous rapporte Maupassant.

**D'où vient cette norme du style parfait qui a été une obsession de la littérature française, et que vous avez explorée dans *Le Rêve du style parfait* (éd. PUF, 2013) ?**

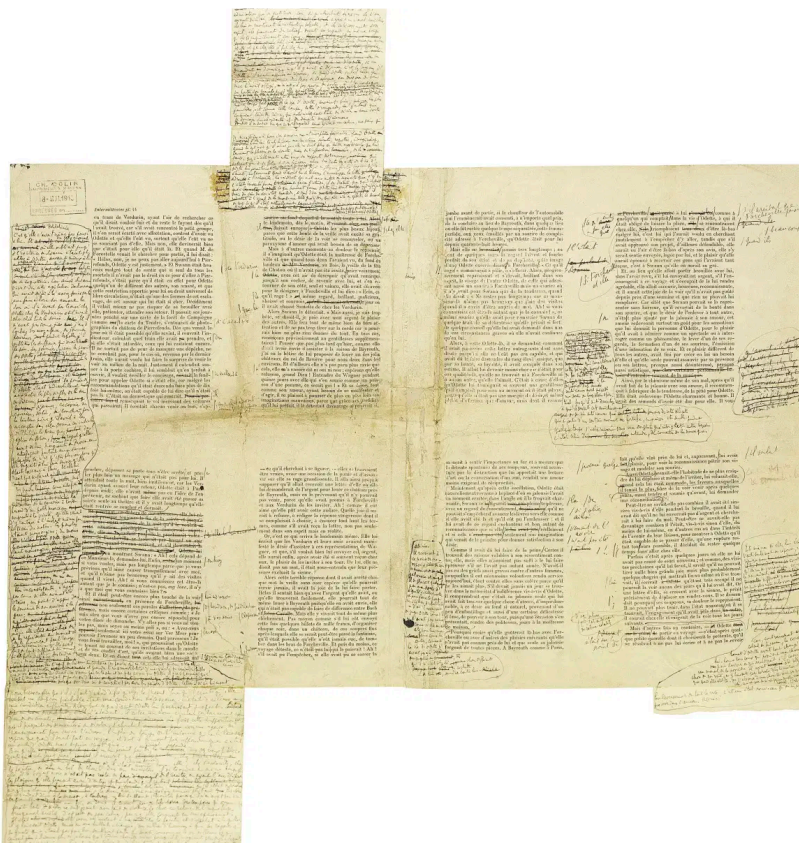
Durant un siècle, entre 1850 et 1950, les lettres françaises sont traversées par un débat récurrent entre la pensée dominante incarnée par Proust, plutôt « romantique », selon laquelle la singularité fait la valeur du style, et une position opposée, qu'on pourrait qualifier de « classique » ou « néoclassique », plaçant comme norme suprême non pas la singularité, mais la perfection. Le XVII<sup>e</sup> siècle apparaît alors comme un sommet : Racine



ne cherchait pas à renouveler la langue, mais à la conduire à son acmé.

Podcast : comment Marcel Proust est devenu l'écrivain français le plus connu au monde

Cette conception, portée par Guy de Maupassant, Anatole France et bien d'autres encore depuis Ernest Renan jusqu'à Jean-Paul Sartre, fut un temps la position officielle de la *Nouvelle Revue française (NRF)*, qui commence à paraître en 1909. Dans les années 1950, les avant-gardes littéraires se moqueront du « style *NRF* », pour disqualifier ce « classicisme moderne » qui serait celui de François Mauriac ou d'André Gide, voire des éditions Gallimard, et pour railler un style obsédé par la clarté, se méfiant des images et des adjectifs, maladivement respectueux de la grammaire et attaché au subjonctif imparfait.



Épreuves annotées de « Du côté de chez Swann » (1913), de Marcel Proust. Bridgeman Images

**Vous montriez justement, dans *Sujet, verbe, complément. Le moment grammatical de la littérature française* (éd. Gallimard, 2002), l'importance de la question grammaticale en français. En quoi ce phénomène a-t-il aussi participé à l'évolution de la norme du « bien écrire » ?**

J'ai qualifié de « moment grammatical » la période qui, entre 1890 et 1940, correspond à une obsession qui s'observe uniquement en France : alors que la grammaire était jusque-là considérée comme imposée par la langue et donc échappant au style – qui pouvait en revanche jouer sur le lexique, le rythme ou les figures –, elle commence à être investie comme outil du geste littéraire à part entière. Là encore, Proust est la grande figure. Il participe à ce moment où s'impose l'idée que la littérature bénéficie d'une langue à part, qui diffère de la langue commune, et aurait comme attribut une totale liberté créative à l'égard de la grammaire.

## **Dans les années 1950, les écrivains américains deviennent les références. Le 'bien écrit' apparaît comme une norme sclérosée.**

**Dans *Pourquoi le style change-t-il ?*, vous évoquiez les années 1950 comme un moment de rupture majeure, notamment caractérisé par l'avènement d'une nouvelle norme : le « mal écrit ». Comment ce moment balaye-t-il le « style NRF » ?**

L'après-guerre correspond à une bascule. Le « moment grammatical » s'essouffle, et la France ne fournit plus ses modèles stylistiques au reste de l'Europe. Alors que les grands repères étaient Flaubert ou Proust, ce sont les écrivains américains – en particulier Ernest Hemingway et William Faulkner – qui deviennent les références. Le « bien écrit » apparaît comme une norme sclérosée : l'esthétisation de la langue a atteint son point d'usure et passe désormais pour artificielle.

Dès les années 1930, d'ailleurs, apparaît vieillotte la norme de continuité (voulant que les différentes phrases d'un texte ou les différents passages du roman s'enchaînent de façon fluide), norme sur laquelle Flaubert et Proust insistaient beaucoup. Céline participe déjà de cette tendance conduisant à des textes plus âpres, à surligner les discontinuités. L'étiquette de « style NRF » occulte d'ailleurs le fait que Gallimard a abrité de nombreux auteurs emblématiques de cette nouvelle tendance, comme Georges Bataille mais aussi Marguerite Duras, qui va évoluer vers un « mal écrit » au cours des années 1950, en exhibant des répétitions voire des fautes parfois grossières, à la recherche d'une langue qui laisse entendre une « voix ».

## **Les digues stylistiques ou langagières entre le littéraire et le non-littéraire semblent aujourd'hui avoir sauté.**

**Quelle est la situation actuelle de la littérature française à l'égard du style ?**

Deux évolutions sont frappantes depuis les années 1980. D'abord, l'abandon complet de l'idée d'une langue littéraire autonome du langage courant, héritée du « moment grammatical » du début du XX<sup>e</sup> siècle – l'œuvre d'Annie Ernaux est un bon miroir de cette évolution. Presque plus personne ne défend une telle idée, ce qu'illustre par exemple le retour des exercices de création à l'école.

### **À lire aussi :**

Écoutez la rencontre entre Annie Ernaux et Neige Sinno au festival MOT pour Mots

Ensuite, la littérature valorise son statut de discours adressé par quelqu'un à quelqu'un. Cette tendance a comme emblème possible l'émergence, au tournant des années 2000, de récits écrits à la deuxième personne (« tu » ou « vous »), à l'image du *Fil* (1997), de Christophe Bourdin, ou de *La Condition pavillonnaire* (2014), de Sophie Divry. Le texte littéraire s'ouvre sur d'autres types d'écrits ; il intègre même parfois des échantillons de proses non littéraires, comme dans *Triste Tigre* (2023), de Neige Sinno. Les digues stylistiques ou langagières entre le littéraire et le non-littéraire semblent aujourd'hui avoir sauté.



Avec « Une certaine gêne à l'égard du style », le linguiste Gilles Philippe clôt une trilogie d'essais sur les évolutions stylistiques en littérature.

*Une certaine gêne à l'égard du style*, de Gilles Philippe, éd. Les Impressions nouvelles, 256 p., 20 €.

Livres

Littérature française

linguistique

Essai

## LISEZ AUSSI



**“Tempête sur Kinlochleven”,  
de Peter May : un polar polaire  
et une bonne douche écossaise**